

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

FRANCE	ÉTRANGER	AMÉRIQUE	RUSSIE
Un mois \$ 1,00 or \$ 1,30	Un mois \$ 1,00 or \$ 1,30	Un mois \$ 1,00 or \$ 1,30	Un mois \$ 1,00 or \$ 1,30
Un an \$ 10,00 or \$ 13,00	Un an \$ 10,00 or \$ 13,00	Un an \$ 10,00 or \$ 13,00	Un an \$ 10,00 or \$ 13,00
Un an \$ 10,00 or \$ 13,00	Un an \$ 10,00 or \$ 13,00	Un an \$ 10,00 or \$ 13,00	Un an \$ 10,00 or \$ 13,00

III Année Num. 738—618

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Samedi 14 Octobre 1893

Une agression européenne

La *Prensa*, de Buenos-Ayres, est, dans toute la force de l'expression, ce qu'on est convenu d'appeler un journal sérieux. Si ses rédacteurs n'affectent pas l'allure sibylline et les airs inspirés de ceux de *La Nación*, s'ils sont trop sages pour croire que, quand ils sortent de leur bureau de rédaction, les étoiles du firmament, pour peu qu'ils relèvent la tête, sont en danger de rester accrochées à leur chevelure, ils n'en sont pas moins, tous, des personnages nourris de doctrine et enduits d'insupportable gravité. On assure que M. Eleodoro Lobos n'a pas ri une seule fois depuis qu'il accepta l'héritage de M. Dávila.

On aurait tort, pourtant, d'en conclure que *La Prensa*, qui ne rit jamais, n'est pas capable de l'occasion de faire rire un peu ses lecteurs.

Oh! sans le vouloir assurément!

Nous nous figurons, en effet, — sans qu'il soit nécessaire de dire pourquoi, — que plus d'un abonné de ce grave journal se sera tordu dans son lit, l'autre matin, en lisant l'article effaré dans lequel on lui démontre une agression européenne au Sud-Amérique, agression d'autant plus scélérate et d'autant plus européenne que les États-Unis du Nord-Amérique s'y seraient associés!

En son effaragement et son indignation, *La Prensa* avait découvert dans nous ne savons au juste, — ni elle non plus, — quelques diligences diplomatiques entre l'escadre hollandaise et le gouvernement de Rio Janeiro, une preuve manifeste d'une intervention contraire au droit international, d'un attentat contre la souveraineté des États du Sud-Amérique et contre le droit qu'ont les citoyens de s'organiser et de bombarder les uns les autres sans merci ni pitié.

Elle avait découvert quelque chose de plus encore, la perspicace *Prensa*. Son œil, habitué à sonder le fond des cœurs et à scruter les replis des âmes, avait vu clairement que les diplomates européens — prétendaient établir la relation du supérieur au subalterne entre les Puissances de l'Europe et les nations du Sud-Amérique.

Qu'est-ce qu'il donc passait par quels faits monstrueux le corps diplomatique européen de Rio Janeiro avait-il ainsi jeté l'alarme dans les bureaux de *La Prensa* et provoqué les iras de ses rédacteurs?

Le grief est articulé en ces termes par l'accusateur:

«L'exclusion délibérée des Ministres Sud-Américains revient à établir que l'Europe une doctrine internationale spéciale, à elle, pour ses relations politiques avec les Nations du Sud-Amérique; c'est pour cela que les Ministres européens se réunissent en groupe séparé, dont ils éliminent les sud-américains, comme si ceux-ci occupaient un rang inférieur aux premiers, devant le Droit des Nations. L'exclusion, contrairement à ce que nous réclamons énergiquement, dit clairement que l'Europe considère toutes les Républiques de l'Amérique du Sud avec un critérium identique, comme une masse unique, aux effets du droit d'intervention qu'elle s'attribue sur chacune d'elles. La vaine doctrine se sert pour mesurer le Brésil, servira pour toutes les autres puissances.»

Si nous ne pouvons nous empêcher de sourire, et même de rire un peu bruyamment, de cette phraseologie triquie, ce n'est pas assurément que nous ne trouvions fort respectable toute protestation de l'amour propre nationaliste. Ce n'est pas non plus que l'indépendance des États de l'Amérique du Sud nous soit indifférente. Cette indépendance a été trop chèrement achetée, elle fut trop glorieusement conquise, elle fut trop nécessaire à l'honneur et à la prospérité des peuples américains, pour que quiconque a eu l'honneur, ne fût-ce qu'un seul jour, de s'associer à leur vie, ne l'aime autant qu'eux et ne soit disposé à la défendre pour eux et avec eux contre toute agression inique.

Mais encore faudrait-il que cette agression fut démontrée, clairement démontrée, et non pas qu'elle n'existe que dans l'imagination surchauffée d'un publiciste que sa gravité n'empêche pas d'être plus combustible que la paille et plus inflammable que l'ainé des vieux brimbeaux.

Or, c'est précisément parce que l'agression européenne dont se plaint *La Prensa* ne nous semble venir d'aucun théâtre que le cerveau ardent des rédacteurs de cette feuille, que nous nous permettons d'en parler avec un manque de respectables peu dissimulé.

Si *La Prensa* s'était, donné, effectivement, le loisir de méditer un peu sur

les événements de Rio, si elle avait bien voulu surtout se renseigner plus exactement, elle eût pu se convaincre que jamais agression ne fut plus imaginaire. L'extrême vanité du ministre argentin pourrait seule imputer ce caractère à un acte dont plus que personne deux États du Sud-Amérique, l'Argentine et l'Uruguay, sont appelés à profiter.

N'est-il pas certain, en effet, que l'intervention représentée comme agressive à l'égard des nations sud-américaines a eu pour objet et pour résultat la protection d'intérêts étrangers, et notamment du trafic maritime et des exportations des Républiques sœurs du Rio de la Plata?

Ceux là seuls qui n'ont pas voulu le savoir ignorent aujourd'hui que, si les viandes salées, les animaux sur pied et autres produits expédiés au Brésil par le commerce argentin n'ont pas été pillés, comme on avait commencé à le faire, dans la baie de Rio Janeiro, c'est que les prétendus agresseurs européens des États Sud-Américains, au lieu d'assister impassibles, du haut du pont de leurs vaisseaux, aux actes de piraterie, ont pris sous leur protection, et placé sous la sauvegarde de leurs drapeaux et de leurs équipages, les gabarres qui portaient à quai les marchandises.

Quelle abominable agression! Vite on nous plus violent attentat contre l'indépendance nationale des peuples du Sud-Amérique, au droit souverain des États du Sud-Amérique subit-il jamais plus sanglant outrage!

Il n'est pas nécessaire non plus d'être un diplomate de la force de M. de Gier pour comprendre comment les ministres européens en résidence à Rio Janeiro ont pu être amenés à délibérer en dehors de leurs collègues sud-américains.

N'est-il pas possible que la délibération n'ait été tenue et qu'une résolution commune n'ait été prise — par les ministres à qui des réclamations identiques ou unanimes avaient été adressées? Quelle obligation y avait-il d'appeler le ministre argentin pour délibérer sur des réclamations de citoyens français ou nord-américains et de sujets de sa Gracieuse Majesté l'Impératrice d'Angleterre et des Indes? *La Prensa* ne peut pas croire que le placet argentin venait soit nécessaire aux ministres européens pour protéger au Brésil, contre le Gouvernement discuté de M. Peixoto, et contre les révoltés qui le bombardent, les intérêts de leurs nationaux.

D'autres raisons encore ont pu décider les ministres européens à délibérer et agir en dehors de leurs collègues du Sud-Amérique. Il en est une surtout qui n'eût point dû échapper à la sagacité des publicistes argentins.

Pourquoi exposer, en effet, sans nécessité, aux rancunes et aux représailles du Brésil, ses voisins de l'Uruguay et de l'Argentine, en les associant à des démarches qui ne peuvent qu'être mal vues des brésiliens des deux camps?

Ainsi considérés, les faits dans lesquels la vanité, l'emphase, et l'irréflexion ont cru devoir signaler une agression que l'Amérique tout entière doit repousser sous peine de paraître abdiquer son indépendance, — se réduisent aux proportions modestes de mesures de sauvegarde dont le bienfaisant résultat profite en premier lieu aux soi-disant victimes de l'agression.

En y songeant bien, il est difficile d'admettre que les graves écrivains de *La Prensa* argentine aient pu s'y méprendre.

S'ils ont cru devoir jeter un cri d'alarme et réveiller le Capitole que nulle invasion de Guilla n'a menacé, c'est que de secrètes inquiétudes troublaient leur sommeil. On connaît les agissements que la vue d'un tricolore de glandier jette dans l'âme de l'individu qui se sent capable d'un délit.

La Prensa, du reste, a laissé voir où elle se tient. «Si nous occupons cette doctrine, dit-elle, demain ou un jour quelconque, nous aurons des interventions européennes qui mettraient la main sur le gouvernement, sur les hommes, sur les chemins de fer, sur les usines des Républiques américaines, des brutes de créanciers d'Europe!»

L'aveu est dépourvu d'artifices. Le mot d'«Pénigme» est donné. Le secret de tout ce qu'on prétend faire autour d'un incident médiocre, dont il conviendrait plutôt de se féliciter, est là tout entier.

La Prensa prouve que dans un avenir prochain les dilapidations du passé et les folies du présent donneront lieu à des réclamations, et il lui paraît habile de convier des à présent à une résistance commune les États sud-américains.

Personne ne se laissera prendre à ce piège. L'indépendance des États sud-américains n'a rien de commun avec les exigences que les créanciers de l'Ar-

gentine peuvent manifester un jour à l'égard de leurs débiteurs.

Le danger pressenti par *La Prensa* est encore bien lointain. Nous ne croyons guère à une intervention européenne en faveur des prêteurs anglais, français, allemands ou belges; nous luttons au premier rang pour en dissuader nos amis si nous supposons qu'elle se produise. Mais si, malgré tout, cette intervention se produisait, si les puissances intéressées prenaient un jour les mesures que la mauvaise foi ou la mauvaise administration du débiteur rendrait indispensables, il serait absurde de vouloir que les autres nations prissent fait et cause, au nom de l'indépendance nationale des peuples du Sud-Amérique, en faveur du failli.

L'indépendance du Sud-Amérique n'a rien de commun avec les dénis de justice, les abus, les violences, les iniquités dont on peut avoir à demander raison à tel ou tel État.

La solidarité américaine serait vraiment une belle chose, si elle devait obliger tous les peuples d'Amérique, sous prétexte que l'Amérique est aux américains, à se coaliser pour exonérer de toute satisfaction légitime celui d'entre eux de qui l'Europe aurait le droit d'exiger.

Nous ne doutons pas que *La Prensa* elle-même refuserait de prendre un tel bûche d'absurdité.

MENUS PROPOS

On enseigne bien mal le latin au séminaire dont *Matraca* est le plus original... à chanter.

Si le jeune latiniste qui publie dans *La Patria Española* de remarquables traductions de classiques à la *Revue des Débats* a dû en avoir le vertige.

Il y a là en effet, comme d'habitude d'articles, un *Quis diem* absolument mortel.

Et pour qu'on ne croie pas le solécisme involontaire, *Matraca* a eu le soin de le répéter jusqu'à trois fois dans son élogie.

Quis diem *Quis diem* *Quis diem*

Les dévotionnaires de *Matraca* ne seraient-ils décidément que des racrostatins?

Leur latin porte à penser que ce sont de simples racrostatins, mais leur bonne foi spéciale oblige à croire qu'ils n'ont pas laissé tout leur talent en entrant dans les ordres. Ne faut-il pas, en effet, qu'il leur en reste beaucoup, pour affirmer, sans que leur plume en reste ébréchée, que si M. Bauzá confie aux presses de *La Nación* la réimpression du Code Civil, sans la licitation préalable que prescrit la loi, c'est que l'intégrité patron de *Matraca* et *Matraca* lui-même ont acquis la certitude que nul ne travaille mieux et d'un meilleur compte que l'ami Aracata?

Matraca s'étonne qu'il y ait plusieurs fabricants de savon parmi les signataires du Manifeste du Commerce, et il se demande s'il n'y aurait pas là quelque ironie du sort.

Mais si, ironique *Matraca*, mais si... il y en a une. Cela signifie, en effet, tout simplement que le haut commerce se prépare à faire la barbe à l'influence directrice... tien que vous la raser vous-même tous les jours plus qu'elle ne voudrait.

Il n'a pas fallu moins de deux articles de fond (de nouille) et de deux *saletés* à l'opérette de M. Bauzá pour se débarrasser de la pituite que le manifeste du commerce lui a laissée sur l'estomac.

C'est un bon signe. Il n'aurait guère moins si le sinapisme eût été moins cuisant.

Tout cela n'empêche point M. Bauzá d'employer utilement les jours ministériels qui lui restent à vivre.

Si on le laisse faire encore une semaine, tous les lecteurs de *Matraca* auront été pourvus d'une sinécure ou gratifiés d'une pituite.

Aux amis de Pancho, Dieu donne la patience, Et la bonté s'étend à leur littérature.

L'Italia s'étonne que nous ne protestions pas contre le *Capricieux* d'un confrère de l'après-midi d'abandonner à affubler le mot français *soi-disant*, qu'il écrit religieusement *soit dit*.

Pourquoi protestez-vous? Un *soit* de plus ou de moins, qu'est-ce que c'est que ça, je vous le demande, pour un habitué des soirées présidentielles?

S'il agissait d'un vermouth ou d'un oporlo, la chose serait plus grave, mais un *soit* logique et la grammaire peuvent bien pardonner cette débauche aux champions de braves gens à qui nous par donnons nous-mêmes tous les jours de bien autres excès.

Il n'en est pas moins vrai que, dès par la loi et l'étymologie, *L'Italia* a raison, *soit dit* est un barbarisme, c'est *soit dit* qu'il faut écrire, *soit* étant ici un pronom personnel et non une troisième personne du présent du subjonctif du verbe *être*.

Si après cela, vous doutez encore de mon droit au grammairisme, c'est que vous êtes vraiment plus difficile, lecteur, que certain jury de concours que «je n'essie bien».

Lormont

Correspondance Politique

Paris, 8 septembre.

Après avoir tant parlé des «grands côtés» des élections françaises, ne faut-il pas recon-

ter les dessous de quelques scrutins? Cela ne change rien à la signification générale des élections; mais, enfin, il ne faut pas toujours sacrifier le plaisant au sérieux, et le pittoresque à des droits qu'il ne faut pas méconnaître.

Voici par exemple un «truc» électoral qui indigna les amis de M. Camélinat, ancien député de la Seine, qui a commencé par être ouvrier monteur en bronze, et qui la Commune fit directeur de la Monnaie de Paris.

M. Camélinat était candidat dans le 20^e arrondissement de Paris, — candidat socialiste, naturellement. Il avait un concurrent également socialiste, M. Dejeante, chapelier. Au premier tour de scrutin, M. Camélinat a la majorité relative; mais il y avait ballottage. La lutte continue, très ardente. En véritables frères ennemis, MM. Camélinat et Dejeante échangeaient des propos aigres doux. Un candidat qui avait réuni quelques centaines de voix se désista pour M. Camélinat. Il fit une affiche dans laquelle il disait aux électeurs: «Citoyens, je vous remercie de vos suffrages; au second tour de scrutin, restez fidèles à la cause du peuple; faites triompher les revendications sociales en votant tous pour M. Camélinat.»

C'était net. Que font alors les amis de M. Dejeante? Ils ont imprimé des petites bandes de papier avec le nom de leur candidat. Puis, sur toutes les affiches du candidat désisté ils collent leurs petites bandes sur le nom de M. Camélinat. De sorte qu'on lisait sur tous les murs du vingtième, après la phrase précitée: «Citoyens... faites triompher les revendications sociales en votant tous pour M. Dejeante.»

Le comité de M. Camélinat a fait constater par ministère d'huissier que trois cents affiches avaient été ainsi arrangées; il va demander l'invalidation.

Autre histoire.

Dans une circonscription — pas loin de Paris — un industriel riche pose sa candidature. Il savait qu'il aurait pour concurrents quelques candidats locaux radicaux, progressistes, socialistes; lui-même se réclamait d'opinions assez avancées, malgré un passé politique assez douteux; mais avec beaucoup d'argent, se disait-il, on fait beaucoup de choses. Pour comble, le juge nécessaire de susciter dans la circonscription une candidature ouvrière afin de diviser davantage les voix des électeurs et de profiter de ce trouble le moment venu.

Il encourage, en sous main, quelques meneurs socialistes du pays; il fait entendre qu'il va leur verser des sommes considérables, et qu'il leur fournira un crédit illimité. Le candidat socialiste lui-même est bientôt trouvé. La campagne commence. Les candidats étaient nombreux, et se renvoyaient des accusations pleines de violence et de fiel. Mais, chose singulière, il y avait, entre le candidat révolutionnaire et le candidat riche, comme un pacte de courtoisie et de bons procédés. Ils se respectaient l'un l'autre, et ne s'insultaient jamais ni sur les murs, ni dans les réunions.

Les choses se passaient donc comme d'habitude pour notre industriel-candidat. Mais vint que le soir du premier tour de scrutin c'est le candidat révolutionnaire qui arriva en tête, avec une avance de 6000 voix. Il était là, pour faire le jeu; mais il avait si bien fait le jeu, qu'il arrivait à distancer tout le monde. Et c'est ainsi que la Chambre compte parmi ses membres un député socialiste dont on parle, d'ailleurs, beaucoup ces jours-ci.

Quant au candidat, qui reste là dupe de sa propre machiavélisme, il n'a plus qu'à payer l'imprimeur.

Enfin, il y a une autre particularité à noter dans les élections nouvelles, c'est que pour les gens peu scrupuleux, en quête d'une position sociale, un nouveau métier est né: le métier de candidat qui se désiste. En effet, la loi sur les candidatures multiples exigeait une déclaration de tout candidat, met par là même en lumière dans chaque circonscription des gens qui, d'ailleurs, n'ont aucune chance d'être élus. Du reste, ce n'est pas leur ambition. Ils veulent seulement qu'on sache qu'ils existent, et que les candidats sérieux, inquiétés de cette nouvelle diversion, fassent quelques sacrifices pour obtenir leur retrait.

Un émissaire d'un candidat de cette espèce va trouver le président du comité d'un des amis, député sortant.

«Monseigneur, lui dit-il, m'occupe de la candidature de M. X... dans cette circonscription. M. X... a fait sa déclaration de candidature...»

— Jo le sais, répond le président.

— M. X... a de grandes chances...

— Tant mieux pour lui.

— Oh! je ne dis pas qu'il sera élu; mais, enfin, il aura mille ou deux cents voix. Cela pourra gêner le député sortant, qui a déjà un concurrent sérieux.

— Peut-être.

— Aussi sommes-nous disposés à nous retirer de la lutte...

— C'est votre affaire.

— Nous nous serions déjà désistés, et désistés pour vous, si nous n'étions engagés dans une foule de dépenses préliminaires. Nous avons fait des affiches...

— Posez-les.

— Nous avons fait imprimer des circulaires.

— Envoyez-les.

— Nous avons des notes à solder, des lettres à adresser. Nous voudrions des...

— Tenant couper court à ces frais inutiles; et si nous pourrions nous entendre sans peine, si vous voulez, fraternellement, nous aider.

— Sur cette réplique le président du comité de mon ami a pris son visage de sourcil.

D'autres, moins délicats ou moins naïfs, sortent leur portefeuille, en pareille circonstance, et disent: «Combien? Ce sont les plus nombreux. Ont-ils tort? Jugez-en vous-même: mon ami, le député sortant a été battu.

Guillaume II en Alsace

Metz, 8 septembre.

Les fêtes sont terminées; les manœuvres battent leur plein. Une question se pose: Pourquoi tout ce mouvement qui dépasse de beaucoup les limites habituelles, soit des fêtes, soit des manœuvres? J'ai interrogé militaires et civils bien placés pour me répondre et de ce qu'ils m'ont dit et de ce qu'ils ne m'ont pas dit, leurs réticences étant souvent plus expressives que leurs déclarations, j'ai appris ce qui suit: Les manœuvres de 1891 en Champagne, l'impression profonde qu'elles avaient laissée aux attachés militaires étrangers, l'enthousiasme avec lequel on en avait accueilli en France même les résultats, tout cela avait très vivement contrarié Guillaume II et au moins autant que lui le grand état-major allemand.

On alla jusqu'à prononcer les mots de provocation et de défi, qu'il fallait relever à tout prix, sous peine de laisser croire à l'Allemagne et surtout à l'armée qu'elle ne veillait plus au Rhin.

Dès l'année suivante — c'est-à-dire l'année dernière — devait avoir lieu cette démonstration des préparatifs étaient commencés, quand subitement tout fut décommandé; l'empereur prétexta l'épidémie cholérique qui sévissait en Poméranie. La véritable cause était tout autre, elle gisait dans les rapports de l'empereur avec plusieurs des princes confédérés, entre autres le grand-duc de Bade et le prince régent de Bavière. Ceux-ci avaient manifesté l'intention de rester chez eux. Dès lors, l'unité allemande n'aurait pas été représentée à Metz dans son intégralité; il valait mieux ajourner et négocier pour arriver à une entente complète.

Puisqu'on avait du temps devant soi, on songea à faire plus grand encore et à amener à Metz, non plus seulement les représentants de toutes les nations souveraines de l'Allemagne, mais aussi les représentants de ses alliés. On fit tout d'abord des ouvertures dans ce sens à l'Autriche qui, disait le général de Caprivi, n'a aucune raison de ne pas être désagréable à la France, tout en étant agréable à l'Allemagne. L'Autriche répondit qu'elle ne voulait pas froisser sans cause son ennemi de 1859, avec laquelle, depuis, elle vivait en paix.

C'est l'empereur et non plus le chancelier qui entreprit l'Italie. A son dernier voyage, le roi Humbert répondit affirmativement, sans hésitation aucune et quoique Guillaume II lui eût en rien dissimulé le vrai caractère de cette participation. Le ministre italien n'apprit l'arrangement qu'après le départ de l'empereur. M. Giolitti et M. Brin se résignèrent au roi l'émotion légitime que la présence du prince de Naples à Strasbourg et à Metz provoquerait en France et lui rappelaient que cette considération l'avait éliminé lui-même, il y a quelques années à renoncer à un voyage projeté à Strasbourg.

Le roi Humbert faisant contre mauvaise fortune bon cœur, autorisa, pour calmer l'agitation de ses ministres, M. Brin à proposer à M. de Caprivi de revenir sur ce qui avait été convenu entre leurs souverains respectifs. M. de Caprivi répondit simplement qu'il n'oserait jamais parler de cela à son auguste empereur. M. Brin se tint coi, l'autant plus que, à la même époque, le général Pelloux se fit interviewer par deux journaux allemands, à qui il déclara que le voyage du prince de Naples était la réalisation de tous ses rêves.

Dans tous ses discours officiels, l'empereur a déclaré qu'il ne voulait que la paix, que la paix ne lui paraissait pas devoir être compromise, que l'horizon était parfaitement serein à l'Est comme à l'Ouest. Dans tous les entretiens particuliers, au contraire, il parlait de l'agitation des Français, de l'incertitude où l'on était toujours en face d'un peuple aussi brouillon et que l'on ne contenait que par les grands moyens, ce à quoi avait largement pourvu la nouvelle loi militaire.

Sauf quelques cas d'insolation signalés hier, l'état sanitaire des troupes est, en général, satisfaisant. Cependant, on signale de nombreuses inflammations intestinales parmi les soldats du 133^e régiment d'infanterie. On attribue ces accidents à la mauvaise qualité du lard distribué.

Metz, 8 septembre.

Le prince de Naples a suivi aujourd'hui les manœuvres avec le plus vif intérêt; il se tenait surtout du côté de la division bavaroise. L'empereur ne perd jamais une occasion de s'occuper de lui. Le jeune prince habite l'appartement aménagé pour l'empereur à la présidence du district. Sur l'édifice flotte l'étendard impérial; c'est l'empereur qui a donné ces ordres à cet effet.

Après le départ du roi de Saxe, le prince occupera la première place parmi les personnes que l'empereur reçoit quotidiennement à sa table. L'empereur a invité le prince à dîner avec lui à Urville, après les manœuvres de demain vendredi. Le prince a fait de nombreux dons d'argent aux pauvres de la colonie italienne. Chaque jour, il reçoit en audience les hauts personnages.

Metz, 8 septembre.

Le roi de Saxe a quitté Metz, cette après-midi, à 4 heures, avant la fin des fêtes impériales; ce départ précipité est très commenté dans l'entourage de Guillaume II et le souverain lui-même a laissé percer le plaisir qu'il lui causait.

On se rappelle que le roi de Saxe n'est arrivé à Metz que plusieurs heures après l'empereur d'Allemagne. Son départ inattendu semble être une nouvelle preuve du désir qu'a eu le roi de ne pas assister aux fêtes, avec le caractère de vassal, en quelque sorte comme personnage de la suite de son hôte impérial.

On n'a pas oublié le nom de ce curé lorrain et remué qui s'est fait dans nos patriotes provinciaux annexés, le propagandiste infatigable de la germanisation. Les populations lorraines lui en ont suffisamment témoigné leur dégoût, mais qu'importe à une âme aussi basse: ce qui le réjouit, c'est un regard du maître et sa faveur. Précisément l'occasion était belle du fait de la présence de Guillaume II à Metz. Il paraît, pourtant, que cela n'a pas marché tout de suite comme Jacot l'espérait.

Le curé Jacot, de Ferra, nous dit en effet une dépêche, que le jour de l'arrivée de Guillaume II, il était venu à la gare de Devant-lès-Ponts, dans l'espoir d'être remarqué du souverain, avait été fort ennuyé de son échec, mais le kaiser n'a pas voulu contrister longtemps le cœur de ce serviteur fidèle, et par lui lui témoigner sa satisfaction de l'honorable métier qu'il exerce en Lorraine, il lui a accordé une audience.

Il paraît que l'empereur a été informé du dépit du curé Jacot et qu'il a voulu, autant que possible, réparer son oubli. C'est pourquoi il l'a fait monter spécialement le curé de Ferra et lui a donné audience avant hier soir à 8 heures, à la gare Centrale. Il a remercié le curé Jacot de son patriotisme et a demandé de son effort pour activer la germanisation de l'Alsace-Lorraine.

Des remerciements même impériaux c'est viande crue, surtout pour un appétit de régal. J'ai idée que Jacot désirerait une nourriture plus substantielle. L'obligeant-il? Le n'est point sûr; ce serait bien drôle si ce Jacot devait se désigner à un lapin.

CARNE LIQUIDA

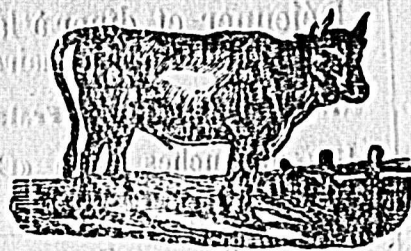
(VIA NDE LIQUIDE)

Extracto Líquido

PEPTOGENO Y PEPTONIZADO

DEL
DOCTOR VALDEZ GARCIA
FABRICADO

PAR
VILLEMUR Y VA DEZ GARCIA
DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)
Calle URUGUAY Num. 175



EN VENTA
EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL ESTRANGERO

G. Oriundo, Cangallo 1050, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3123, New York.
Gregorio Oriundo, Piazzas Campello, 8
Genova.
Ed. Michel, V. Elisabeth, Vesinet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
Geo Cusling y Ca., Londres.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por grava que sea su estado y sin fatigar su estómago.

Taller Mecánico de Carpintería

TORNERIA Y ASERRADERO A VAPOR

DE

JUAN BAUTISTA CASTERAN

Especialidad en persianas a la Americana, escaleras de caracol y toda obra concerniente al ramo.

PRECIOS SIN COMPETENCIA

Calle Colonia 300 esquina Olimar

F. L. LEBET

MEJILLON
D'ARGENT
Paris
1867



DIPLOME
D'HONNEUR
Zurich
1883

Plusieurs brevets d'invention

Atelier de réparations en horlogerie. Montres ordinaires et des plus compliquées. Bijouterie et petite mécanique.

TRAVAUX GARANTIS

257--RUE GENERAL LINIERS--257
ENTRE LA PLACE INDEPENDANCE ET LA RUE RECONQUISTA

LEGATION DE LA REPUBLIQUE
Française

30 Août 1893.

LISTE DES PERSONNES de nationalité ou d'origine française qui auraient intérêt à recevoir ou à fournir des renseignements à la Légation.

Alix, (famille), Bordères (Eugène), Costas (Louis) époux, Craby (Marie Mlle.) Craby (Léon), Carrailliot (Cécile), Chagno Mine veuve née Pagès, Daniel (Jean Baptiste), Erdosintoy Etchart (Jean), Etchenique Mad. née Ligneux, Lacoussate (Mad. née Ligneux), Laburthe (Urbain), Monties (Irma Mad.), Tarran (Louis), Provost François).

LEGATION DE FRANCE

Avis très important

Les jeunes français, nés en 1873, soit en France, soit à l'étranger, et résidant en Uruguay sont invités à se présenter, avant le premier Novembre prochain, devant les autorités consulaires françaises en la République Orientale, à l'effet de se faire inscrire sur les tableaux de recensement de la classe de 1893.

Les jeunes gens des classes antérieures qui auraient négligé, jusqu'à présent, de se faire inscrire sont également invités à remplir cette formalité.

Montevideo le 16 août 1893.

EMILE BERGERAT

LES DRAMES DE L'HONNEUR

LE CHÉQUE

Mais puisque sur les deux disciples du maître je reste seule à désarmer, Madame, dites de ma part ceci à l'ennemi éternel de la race des Donadiou. A quel que violence que j'aie pu me porter sur lui, cette violence ne fut du moins qu'une riposte, avec cette différence que je ne suis pas, moi, l'amie de M. André Barbane, comme mon père l'était du sien.

—C'est vrai, fit une voix. Et André poussa la porte et rentra. Il était d'une pâleur extrême, et il fit peur à sa mère qui se jeta devant lui, les bras étendus.

—André! s'écria-t-elle, nous sommes chez ton maître.

G. WORMS

CHIRURGIEN DENTISTE FRANÇAIS

OPÉRATIONS SANS DOULEUR

EXTRACTIONS, ABRUCTIONS, OBTURATIONS

Pose de dents artificielles par tous systèmes

Consultations de 9 h du matin à 5 h. du soir

25 de Mayo 462

Entre Juncal et Ciudadela

GRAND CAFE ET BRASSERIE
DU CENTRE

Rue Buenos Aires, a. 110
Camaras

Consommations de premier choix.
Cartes, Echecs, Dominos, Dames
Roulette.

Le propriétaire--VALENTIN GIOVANNINO

CHAPEAUX ET NOUVEAUTES

ou lames de fant

RUE SAN JOSE 100a et 100b

(Entre Convention et Arapey)

Cette importante maison reçoit toutes les fournitures pour modes; telles que: modèles de formes, plumes, rubans, voiles, dentelles, fleurs

toutes et tout ce qui concerne la confection des chapeaux.

ESPECIALITE POUR DAMES

Atelier particulier pour la fabrication de chapeaux de paille et de feutre, autres fantaisies.

On fait également sur commande. Réparations en tout genre.

Teinture de plumes et de chapeaux

J. S. GONTARET ET C^o.

RUE SAN JOSE 100a et 100 B

ZACARIAS DE LU B

CALLISTA

El más importante comercio de esta Ciudad.

134--ZAVALA--134

Horas de consulta de 11 a 3 de la tarde.

TINTORERIA

SUIZA

EDUARDO BOSSHARDT

98--ITUZAINGO--98

DOS AMERICANOS



195--ARAPEY--196

Elaboracion de café a vapor.--Torrefaccion café por el aire concentrado.
Ventas por mayor y menor.
Especialidad en cafés finos para familias.
Economía de un 25 o/o.

196 --Calle Arapey--196

MONTEVIDEO

Teléfono «Montevideo» número 10.

MAISON FRANÇAISE

D'OPTIQUE ET ELECTRICITE

C. METARD

Spécialité pour le placement de sonnettes électriques, et fabrication ou réparation de toute sorte d'appareils.

La maison reçoit constamment les dernières nouveautés.

Régulateurs de pression pour gaz.

Ces régulateurs produisent une économie de gaz, de 30 0/0 environ, et la meilleure preuve de l'avantage que rapporte ce régulateur est que le placement s'est élevé déjà à 5000 régulateurs à Montevideo en outre il n'y a pas à craindre la casse et il n'empêche pas le nettoyage des appareils.

302 CALLE 25 DE MAYO 302

REGINA MARGARITA

87--CIUDADELA--87

Instituto Mandolinista, Guitarrista y Ban-

durista para señoras y caballeros. Bajo la

dirección de los señores profesores:

ALEJANDRO AMOROSO Y HNOS

El Instituto pondrá a disposición de los aficionados, instrumentos, atriles, métodos y

música.

Gran Fabrica

de

ESCOBAS PLUMEROS Y CEPILLOS

DE

JOSE YNSUA

Este establecimiento el mejor en su género

cuenta con un personal competente para la

fabricación de cepillos de todas clases para

Maquinos, ropa, dientes, cabeza y pisos, plu-

meros y escobas.

Se hace toda clase de composuras en el

ramo. Precios sin competencia. Se lleva a

domicilio.

FLORIDA 78 ESQ. URUGUAY 31

MONTEVIDEO

Café Tupí-Nambá

DE FRANCISCO SAN ROMAN

Premiado con medalla de bronce en la Exposición de Génova de 1892
POR SUS PRODUCTOS LA "ROMAINA" Y "BITTER SAN ROMAN"

ESTABLECIMIENTO ESPECIAL EN LA ELABORACION DE CAFE EN GRANO,
MOLIDO Y LIQUIDO

Especialidad para el uso de las familias

El café que elabora esta casa para sus constantes favorecedores, es el mismo que fué analizado por los ilustrados químicos don José Arechavala, doctor don Florentino Felippone y don Ulises Issola, dec arandolo, según los informes publicados, de primera calidad, pureza y altísima propi para la alimentación.

El superior bitter San Roman

Analizado muy favorablemente por el Médico y Químico don F. Felippone y tan recomendado por la prensa uruguaya.

Romana (Lícor de Damas)

Se recomienda por su sabor exquisito y muy fino al paladar.

Tres especialidades

Que no deben de faltar en ninguna casa de familia:

El café, Bitter San Roman, Romaina [destilada]

Se venden únicamente en mi establecimiento calle Juncal núms. 209, 211 y 213 y Buenos Aires núms. 306 y 308 Plaza Independencia.

Nota--Los productos que empleo en la elaboración de mis tres especialidades, garantizo que son de primera calidad.

Francisco San Roman.

GRAN BAZAR ENCICLOPEDICO

Calle Mercedes 38a y 38b

98, 100, 102--ESQUINA FLORIDA--98, 100, 102

CASA DE CONFIANZA

Se recomienda a las familias por su surtido especial para menaje, cocina y artículos útiles en general.

Los novios no deben casarse antes de hacer una visita al Sótano del Bazar Enciclopédico en donde pueden encontrar lo necesario para que acompañe a la felicidad, lo que es imprescindible para la prosperidad.

Todo a precios fijos y sin negociaciones

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

ARMAS, CUCHILLERIA, QUINCALLERIA Y PLATINAS

Ventas por mayor y menor

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES--MONTEVIDEO

Próximamente se inaugurará

AU CŒUR DE PARIS

SOMBRERERIA Y CAMISERIA

DE

J. YRIART Y COMPAÑIA

(Ex-emulados de la casa R. Rima)

Calle 25 de Mayo 305, esq. Ituzaingo 110

CASA ESPECIAL EN SOMBREROS

FRANCO INGLESES

SE HACEN

SOMBREROS

SOBRE MEDIDA

ARTICULOS PARA

HOMBRES Y NIÑOS

CORDONES

CEBILLOS Y BASTONES

ULTIMA NOVEDAD

Librería y Papelería

TIPOGRAFIA Y encuadernacion

de

Francisco Arroyo

302--25 DE MAYO--303

Surtido general de artículos de escritorio,

libros en blanco, etc., etc. Papeles de todas

clases. Textos de colegio y novelas de todas

clases y autores. Obras científicas.

HOTEL DE PROVENCE

TENUE PAR

Auguste Gebelin

GRANDES COMMODITÉS POUR VOYAGEURS

On prend des pensionnaires à prix très mo-

dérés.

Voutriture et logement 1 plastro 20 par

jour.

Salons pour familles--On porte à domi-

cile.

A côté du Palais du Gouvernement, à portée

de tous les tramways, près du Théâtre Solís.

CIUDADELA 148, 150, 152 ET 154

MONTEVIDEO

ELÈVE DU CONSERVATOIRE

DE PARIS

ALFRED GAYAT

Professeur de musique. Ex-Directeur des

Cours de l'Ecole Française de Musique à

Buenos Aires. Leçons de piano à domicile.

Prix très modérés.

5--RUE MINI--5

—Décidément, sourit amèrement le

jeune homme, vous me prenez tous

pour une brute aujourd'hui... Qu'ai-je

donc sur le visage qui vous terrifie de

la sorte?

Et il alla se regarder dans une

glace.

—Eh bien quoi, mère, c'est ton fils,

et l'on n'a pas bonne mine tous les

jours! Mais vous voyez, Mademoiselle,

ça n'a pas marqué, la blanche de lilas!

Pendant quelques instants les deux

portels ennemis se jaugèrent des yeux,

en silence. Entre cet artisan et cette pa-

tricienne, tous les deux également jeun-

es, honnêtes et fiers, un duel se posait,

qui est tout le duel social, mais dont

l'amour mesurait les épées.

Ni l'un ni l'autre ne savaient au juste

ce qu'ils se voulaient, encore moins ce

qu'ils allaient se dire, mais de cette pre-

mière rencontre leur vie à chacun dé-

pendait, et cela, ils le sentaient obscu-

rement.

Eliane soutenait délibérément le re-

gard brûlant du jeune homme et son

agitation intérieure ne se manifestant

que par a cillose qui lui était particu-

lière; mais de cette émotion, voluptueu-

se comme les prodromes de l'évanouis-

sement, elle ne cherchait pas à se rai-

fermir.

A aucune époque elle n'avait éprou-

vé une sensation de cette bizarrerie in-

définissable, pareille à la fâcheuse en-

gourdisante que répand dans tout le

corps une blessure d'arme blanche.

Elle attendait, et elle eût de bon cœur

attendu ainsi toute la journée, contenta

seu eût de ne pas avoir la honte de

tomber sans combattre.

Pour André, c'était plus simple. Il

l'aimait, et il savait qu'il l'aimait. Le

désordre de son esprit s'exprimait par

la timidité violente de son attitude, une

oscillation du torso, des gestes inache-

vés, l'impossibilité d'émettre la premiè-

re parole.

Il aurait tué pourtant celui qui se sa-

rait avisé de vouloir l'arracher de là. Sa

absorption était telle qu'il n'avait mé-

me plus la moindre aperception de la

présence de sa mère.

—C'est intolérable, fit celle-ci, expli-

quez-vous ou allons-nous-en.

Ils sortirent ainsi de contrainte. L'é-

béniste abaissa les yeux, et avec un haus-

sement d'épaules, il poussa un long sou-